

Cahier de la FLANDRE LITTÉRAIRE.

LES MORUTIERS

DE

FLANDRE

PAR

E. A. GERBOSCH

ÉDITIONS DE LA FLANDRE LITTÉRAIRE

1929.

Cahier de la FLANDRE LITTÉRAIRE.

LES MORUTIERS

DE

FLANDRE

PAR

E. A. GERBOSCH

ÉDITIONS DE LA FLANDRE LITTÉRAIRE

1929.

**LES MORUTIERS
DE FLANDRE**

AVANT-PROPOS.

Les mœurs décrites par l'auteur dans ce conte, sont la relation de ce qui existait il y a à peine une cinquantaine d'années. La contrée, constituée par la région des grandes dunes, au sud-ouest de notre littoral, conserve encore intacts certains aspects, traits de caractères et coutumes, qui la différencient nettement des autres contrées maritimes de la côte.

En présence des changements rapides qui s'opèrent actuellement dans ce coin ignoré de la Belgique, pays du Hoogen Blekker, il a paru nécessaire, dans l'intérêt de notre folklore national, de sauver de l'oubli ces curieuses mœurs, relents d'atavisme et d'ancestralité.

L'Auteur.

EN MER !

Ayant mis à la voile un beau matin de mai, en l'an de grâce 1890, le « Charel Lowie » du port de Nieuport, après une traversée heureuse jusqu'aux champs de pêche, bourlinguait depuis un bon mois, sur le *Great Fisher Bank* au centre de la Mer du Nord, à égale distance du Danemark, de l'Ecosse et de la Norvège.

C'était une bonne, vieille, grosse chaloupe, à la carène rude, l'avant massif et l'arrière carré en « cul de poule », disent nos pêcheurs. Gréée en dundee-cutter, elle avait certes encore bonne mine lorsque, par belle brise maniable, elle manœuvrait, toutes voiles dehors, le long beaupré courbant sur l'effort des focs, la voile de flèche envergée, piquant si haut dans le ciel, qu'elle dépassait la pomme de mâ, la grand'voile tirant rageusement sur sa grosse écoute. J'oubliais le tap-cul, dont la bôme de voile dépassait le bordé et qui également, dans ces circonstances de vent favorables,

arborait une flèche envergée.

Il fallait la voir tenir tête, obstinément et victorieusement, aux plus gros temps, surtout lorsque, pour continuer sa route, elle avait à vaincre ces deux forces contraires et brutales : vent et marée ; la grand'voile et le tap-cul réduits par les ris précautionneux, les flèches descendues et les focs remplacés par les voiles de cap, les tourmentins ; elle semblait ramper à la surface des flots, tour à tour apparaissant à la crête des vagues, voguant en pleine écume ou se dissimulant dans le creux des lames. Louvoyant lentement et péniblement, l'étrave labourant la mer, les coups de vent et de mer inpriment au bateau une bande daugereuse, mais le patron est maître de son bâtiment ; il en connaît la force de résistance. Le voilier a beau se cabrer, se montrer rétif, une poigne vigoureuse le ramène toujours au plus près du vent, le rapprochant insensiblement de sa route, au hasard des bordées.

A chaque virement de bord, les voiles claquent au vent, levant la lourde bôme qui retombe pesamment, faisant frémir le mât; les écoutes battent l'air, les poulies gémissent lamentablement. Avant d'abattre dans le vent, la chaloupe semble hésiter, mais les tourmentins se gonflent, la grand'voile se bombe, — la manœuvre est réussie. La lutte est chaude, elle est menée de main de maître et nous donne la primeur d'assister à un spectacle de prudente hardiesse et de force intelligente liguées pour vaincre ces puissances occultes et terribles: la mer et la bourrasque.

L'EQUIPAGE

Ils étaient six à bord dont, suivant la formule consacrée par nos pêcheurs «cinq âmes et un mousse». Tous taillés sur le même patron; longs, secs, formés dès leur tendre enfance au dur métier de la mer. Les muscles souples, étirés comme des cordages, se moulaient sur les bras, sur les cuisses, la poitrine puissante, gonflée par le grand souffle vivifiant du large, bombait sous le jersey de laine. Des mains énormes, calleuses, habituées à manier sans douceur les cordages récalcitrants, à martyriser sans pitié les poulies gémissantes. La figure énergique, maigre, à facettes, semblait taillée à coups de hache à même le vieux chêne, — on retrouve de ces physionomies dans les cariatides sculptées de nos vieilles cathédrales flamandes.

« Charel-Lowie » Crop, le patron,

avait donné ses prénoms au bateau; il dépassait légèrement la quarantaine et était dans la force de l'âge, sachant mener son équipage comme il menait son bateau, sans inutile rudesse, mais avec fermeté. Il ne faisait pas bon, dans les moments difficiles, de discuter ses ordres.

Son beau-fils, Dis Zwarté, son puiné d'une dizaine d'années, le secondait dans la conduite du navire; ils logeaient tous deux dans la cabine de l'arrière.

La poste de l'équipage contenait les couchettes des trois autres matelots, Tjeene Popelier, Tjeppe Monteyne et Charel Lambersy, et celle du mousse Harry Crop, fils du patron, grand garçon bien découpé d'une douzaine d'années, qui savait déjà chiquer et cracher comme les grands.

Tous ces gens vivaient à bord dans la grande promiscuité d'un petit réduit, leurs couchettes de paille garnissant une espèce d'armoire, plus large que haute, dont la porte se fermait par mauvais temps pour empêcher le dormeur d'être lancé hors du lit.

Au cours des tempêtes, alors qu'il fallait tenir le navire à la cape et fermer le capot, il régnait dans le poste une atmosphère lourde, irrespirable, amalgame de fumée refoulée par le grand vent, de relents de cuisine, de vêtements et bottes de mer mouillés, séchant devant le poêle, d'odeurs de poisson et d'huile de foie de morue; il fallait franchement la robuste constitution de nos gens de mer pour résister à cet-

te atmosphère et y jouir d'un repos parcimonieusement accordé.

L'équipage s'entendait bien, ayant choisi librement comme d'habitude cet enrôlement; des sympathies réciproques avaient d'ailleurs influencé ce choix. Si nous laissons de côté les raisons de famille applicables au cas du capitaine, du second et du mousse, il y avait les deux copains Tjeene et Tjeppe, qui ayant fait ensemble, dans la même garnison, leur service militaire, conservaient de leur passage à l'armée, une amitié fraternelle se traduisant, lors du retour au pays, par de solides bordées où ils prenaient une juste compensation des continences endurées pendant les longues campagnes morutières. Ils étaient les bout-en-train du bord, racontant de grasses histoires de caserne, s'esclaffant bruyamment avec des tapes puissantes des larges mains calleuses sur les cuisses.

Charel Lambersy, l'ainé de toute la bande, était un peu simplot, il avait passé sa vie à bourlinguer avec les morutiers aussi bien de Nieuport que de Dunkerque. Cette vie d'un labeur continu, harassant, lui semblait toute naturelle, il n'avait pas d'autres ambitions, n'ayant pu s'élever jusqu'à devenir «*tuurman*». Son grand plaisir, lorsqu'il naviguait avec les Dunkerquois était d'être proclamé «*Roi*». Cette distinction était accordée par le patron à celui des pêcheurs qui, la journée finie, avait capturé le plus de morues. Le compte se faisait, à la tombée du jour, lorsque le capitaine accomplissait sa ronde, récol-

tait les langues de cabillauds que chaque homme de l'équipage avait mises soigneusement de côté; le «*Roi*» du jour pouvait aller boire une grosse chopine de vin dans la cabine du capitaine.

L'ORDINAIRE DU BORD

L'ordinaire du bord, au cours de ces longues campagnes était d'une sobriété spartiate, le plat de résistance consistait en têtes de cabillauds accompagnées, au début du voyage, de pommes de terre, remplacées, dès le milieu de la croisière, par des biscuits de mer, qu'il fallait briser à coups de marteau.

Pas souvent, car il fallait se montrer parcimonieux de la viande, le «*snert*» faisait son apparition. Cette excellente purée aux pois ou aux haricots préparée au lard salé — suprême ressource des longs-courriers — était saluée par les grognements de joie de l'équipage. Imaginez-vous le supplice de Tantale de ces hommes, humant la bonne odeur de soupe mijotant sur le poêle, l'appétit terriblement excité par le labeur du large.

Le vieux Charel, qui faisait, à ses moments perdus, office de cuisinier, parvenait, avec les maigres ressources du bord, à procurer des délicatesses insoupçonnées de nos Vatel, c'est ainsi que des gorges de cabillauds, frites dans l'huile de foie de morue faisaient les délices des uns, alors que d'autres se délectaient au saucisson de foie. Un «*puddok*» (estomac) de cabillaud, préalablement nettoyé et retourné,

était bourré d'une pâtée de foie de morue, d'oignons coupés et de biscuits de mer réduits en poudre. Cuit à point dans la marmite commune, il procurait un saucisson qui, aux dires des amateurs, pouvait rivaliser avec les meilleurs produits de nos charcutiers. Inutile de dire que le robuste appétit de nos morutiers influençait beaucoup ces favorables appréciations.

LE TRAVAIL DU BORD.

Pour le moment, la fin de la campagne était en vue. Depuis plusieurs jours un calme plat permettait une pêche intensive et fructueuse, mais qui ne laissait aux hommes tout au plus que deux heures de repos sur les vingt-quatre.

Ils étaient donc plutôt moroses, taciturnes, abrutis par ce travail continu aux lignes, chaque pêcheur devant laisser choir pour le remonter ensuite un filin amorcé d'une cinquantaine de mètres, lesté d'un plomb de sonde d'environ cinq livres ramenant invariablement, au bout de quelques minutes, une grosse morue se débattant furieusement. La pêche donnant bien, les hommes travaillaient sans relâche, relevant et relançant les lignes, d'un même geste automate. Ils étaient tenaillés par un grand besoin de repos, dormant presque debout; quand le moment de la relève arrivait, ils dégringolaient l'escalier roide de la cambuse, abandonnaient ciré et bottes à même le plancher et se précipitaient tout habillé dans leur «kooi» (couchette) où ils s'anéantissaient

d'un sommeil lourd, littéralement assommés par la fatigue.

A certains moments pourtant cette torpeur se dissipait comme par enchantement, lorsque quelque grand flétan ou heilbot se prenait aux lignes, car la pêche devenait alors un sport. Comme pour le brochet, il fallait fatiguer avant d'essayer de ramener à bord cet énorme poisson, prémices inespérées pour la cuisine. L'entreprise ne réussissait pas toujours, le gaillard se défendant non seulement par son poids atteignant parfois de 150 à 200 kgs, mais aussi par sa spécialité de retrousser ses nageoires, de façon à former cloche et rendre plus effective sa résistance à la remonte.

D'autres fois, c'était un loup de mer qu'on capturait à l'improviste, redoutable poisson tigré gris-brun, avec bandes latérales, ayant un peu l'apparence d'un léopard, apparence rendue plus saisissante par une vraie tête d'animal carnassier, aux canines proéminentes. Malheur au pêcheur qui ne prenait pas ses précautions: un coup de dent lui enlevait un ou deux doigts; en l'amenant à bord, il fallait le tenir à distance respectueuse, au bout de la ligne et le lancer sur le pont. Accroupi derrière lui, on l'immobilisait en lui enfonçant d'un geste brusque, deux doigts dans les yeux, puis on lui tranchait la tête. Encore fallait-il faire attention à ce que cette tête sans corps ne puisse vous atteindre, car elle continue à mor-

dre, broyant entre ses dents tout ce qu'elle peut saisir.

Mais aussi aux dires des connaisseurs, quel excellent poisson sec n'en fabrique-t-on pas; il n'a pas son pareil au monde; dûment salé et mis à sécher, posé à plat sur le bordé du canot, il est appendu ensuite dans les haubans, exposé aux grands vents du large. A la rentrée au port, les amateurs se le disputent.

••

Les morues s'accumulaient sur le pont, vivement nettoyées, salées et mises en baril au cours du premier moment de repit; les gorges et joues de la tête revenant au pêcheur étaient salées à part dans un tonneau lui appartenant. Les entrailles, qui servaient à amorcer les lignes, gisaient à même le pont, en masses gluantes, écrasées par les lourdes bottes de mer, toutes maculées de sang. Les bastingages et le plat-bord étaient couverts de déchets sanguinolents: les foies de morues se décomposaient dans un fut, en un liquide gras, épais-huileux. De cette scène de carnage émanait une odeur forte, pénétrante, que le calme plat ne parvenait pas à éloigner, attirant les mouettes qui y trouvaient matière à assouvir leur voracité. Elles passaient et repassaient, décrivant dans l'air azuré de savantes paraboles, elles tournaient et retournaient en des cercles s'entrecroisant, descendant en vol plâné, virant sur l'aile jusqu'à ce qu'un débris du bord étant lancé à la mer,

elles interrompaient brusquement leurs ébats pour se précipiter sur la proie, poussant des cris stridents.

LE GARDE-PECHE BELGE

Dans le lointain, à l'horizon embrumé, paraissent les voiles blanches d'un trois-mâts goëlette, qui, dans ce calme plat, vogue lentement, voiles flasques et pendantes à la rencontre du « Charel-Lowie ».

— Les hommes observent attentivement le bâtiment et y reconnaissant une silhouette connue, s'écrient: « C'est le *Ville d'Ostende*, — nous aurons des nouvelles du pays ». — C'était effectivement le garde-pêche à voiles, affecté par le Gouvernement à la surveillance des pêcheries et qui avait quitté le port d'Ostende huit jours avant. Dès ce moment, tout le monde fut sur le qui-vive, admirant le beau voilier qui, comme un yacht tout couvert de toile, approchait lentement, trop lentement au gré des hommes. Il lui fallut plusieurs heures pour arriver à hauteur de la chaloupe et l'on vit alors descendre à la mer le canot de service monté par quatre matelots, un officier et l'Aumônier. Penchés sur leurs avirons, les marins rament vigoureusement et l'embarcation se rapproche à vue d'œil de la chaloupe, rejetant une moustache d'écume de chaque bord. Un commandement bref, les avirons, soulevés hors des taquets, viennent s'abattre le long du bordé, sur les bancs, l'homme de tête lance un

cordage qui prestement saisi est amarré à bord de la chaloupe le long de laquelle le canot se range docilement. Lestement l'officier et l'aumônier sautent à bord, alors que dans le canot, les pêcheurs reconnaissent un pays, Louis Pison, qui, natif de Coxyde, avait été au patelin quelques jours avant le départ du garde-pêche. Il put donc apporter aux hommes des nouvelles toutes fraîches de la femme ou de la fiancée, y ajoutant d'autres non moins intéressantes sur la santé de la vache qui venait de véler, sur le gros porc qui n'attendait plus que le retour du « Charel-Lowie » pour être salé et mis en baril, tout en donnant l'occasion de frire dans la poêle quelques-unes de ces succulentes saucisses. L'aumônier le sympathique Abbé P..., connu de nos pêcheurs pour son inépuisable bonté, l'ami de tous, trouva l'occasion de reconforter son monde en lançant quelques-unes de ses malicieuses plaisanteries qui avaient le don de mettre tous nos pêcheurs de bonne humeur. Lorsque l'officier eut achevé la vérification des papiers du bord et pris note de de l'importance de la pêche, il demanda au patron s'il ne manquait de rien. Il fut convenu qu'un sac ou deux de pommes de terre fraîches, quelques boîtes de viande en conserve, et des biscuits de mer seraient passés à la chaloupe pour varier quelque peu l'ordinaire.

Puis lentement, le beau voilier vira de bord, ses voiles blanches se gonflant imperceptiblement au léger souffle frais du soir; le bon

aumônier faisant un dernier signal amical à ses amis, les pêcheurs; il fallait continuer sur d'autres points de l'immense étendue de mer, la mission de philanthropie et de police...

A bord de la chaloupe cette visite avait complètement remis le moral de nos hommes qui, oubliant leur fatigue, voyaient apparaître la fin de cette longue et harassante campagne de pêche.

LE PAYS ET LE LOGIS DU MAITRE

La pittoresque chaumière du patron Charel-Lowie, tapie au creux d'une panne, façade largement exposée au Sud, toit descendant au Nord jusqu'à presque toucher le sol, était entourée d'un lopin de terre, prélevé sur les sables environnants et que le travail opiniâtre de plusieurs générations était parvenu à rendre plus ou moins fertile. Oasis de verdure, en lequel un arbrisseau solitaire, tordu par les vents du large, prétendait abriter sous son ombre parcimonieuse, quelque chèvre broutant une herbe plutôt rare en ces sables dénudés, alors qu'une vigne présomptueuse allongeait ses sarments nouveaux sur la pente méridionale du toit.

Elle s'élevait entre Coxyde, Oostduinkerke et l'Estran, au pied du « Hoogen Blekker » qui inviolé, fruste et sauvage, couvert de son manteau de mousse et de lichen, élevait orgueilleusement au-dessus des autres dunes son front dénudé,

parsemé de touffes d'oyats et d'argousiers.

Il domine le pays pittoresque des grandes dunes, des « pannes vertes » (prés salés) et des anciens « schorres » et « sliques » (terres d'alluvions). Il a des satellites, le « Blekker », le « Witte Buyk », en avant-garde au bord de la grève; le mystérieux « Maartenoom » plus à l'intérieur des terres. Dans les vallées s'étendent les prés salés aux noms suggestifs, le « Doorne Panne », le « Langepanne », le « Vuile Panne », le « Spelle plek » — waar het verkeert — qui est hanté, aux dires des naïfs habitants. Le « Doorne Panne » ainsi baptisé parce qu'il était entièrement couvert d'argousiers épineux, dont les baies rouges attiraient les oiseaux, devenait dès les premiers beaux jours jusqu'à l'approche des frimas, une immense volière où les mauvais garnements avaient plaisir à marauder. En automne, il s'y formait un lac naturel, lieu propice à la chasse au gibier d'eau, patinoire brillante en hiver, où la jeunesse s'en donnait à cœur joie.

Pour bien marquer la séparation d'avec les paysans et les labourés, le « Lange Leid », gros ruisseau venant du « Duinenhoek » et du « Leugenaer » près la frontière française, allonge paresseusement ses capricieux méandres au pied des dunes sablonneuses.

Le charbon était quasi inconnu dans la contrée; quand le besoin s'en faisait sentir, on se rendait à Boitsoeke ou « In 't Zelte » où la tourbe affleurait le sol. Chaque

pelletée amenait un bloc qui était mis à sécher en plein air, pour être ensuite transporté au logis. Des fois, on se contentait de brûler la bouse de vache ramassée dans les prés salés. Il y avait aussi les blocs de tourbe que la tempête arrachait au fond de l'Océan pour les offrir comme calories aux pauvres habitants des dunes. Sans compter que parfois un bateau venait à la côte, que des débris d'épaves s'échouaient. S'il arrivait parmi ceux-ci quelque cadavre d'animal, la graisse en était soigneusement recueillie pour fabriquer de rudimentaires chandelles au moyen d'un filament d'étope à calfater.

Toute la contrée souffrit énormément pendant les jours sombres de la guerre de Cent ans, alors que le pays était sillonné en tous sens par des bandes d'hommes armés, de toute nationalité, rançonnant les habitants. De plus les Gueux de mer tenant la côte, livraient fréquemment combat aux corsaires de Dunkerque, rendant la pêche impossible par le manque de sécurité.

Ce passé, lourd de cataclysmes, de terreurs et de misères, semble peser encore sur la mentalité de nos pêcheurs-laboureurs du coin Sud-Ouest du littoral.

Ils sont foncièrement religieux, autre reliquat du passé, alors que les moines de l'Abbaye des Dunes (XI^{me} siècle) régnaient en maître et prélevant leurs dîmes sur le produit des pêches, apportaient par contre la prospérité dans la con-

trée par la mise en culture de terres ingrates et restées jusqu'alors incultes, de même que par la construction de digues qui mettaient le pays à l'abri des inondations.

Des traces de cette époque se retrouvent encore dans la construction des fenêtres gothiques de la ferme Ten Bogaerde, à Coxyde.

Fort économes, disons même un tantinet pingres, les habitants de la contrée ont été surnommés des « duitjesklievers » et des « centenbijters », fendeurs de centimes. Ce qui d'ailleurs n'est pas dit pour leur en faire reproche, car ils ont conscience des difficultés qu'ils ont à se créer des ressources dans leur patelin, ils sont d'ailleurs contents de leur sort, leurs goûts étant plutôt modestes.

LA

FAMILLE DE CHAREL LOWIE.

Grâce à ces manières spartiates de vivre, Charel-Lowie était devenu propriétaire de sa belle chaloupe de pêche et il avait encore sur la plage une embarcation non pontée que sa femme et ses deux filles s'entendaient fort bien à conduire et à échouer sur l'estran après avoir traîné leur chalut dans les passes poissonneuses proche la côte. Dans le village, le surnom plutôt rabelaisien de « gespleten stuurman » et « gespleten matrozen » leur avait été donné, de même qu'aux autres femmes, dont l'époux ayant disparu en mer, se voyaient obligées d'entreprendre

le dur métier de pêcheur, à l'effet de pourvoir à l'entretien du ménage.

Au cœur de l'hiver, ces braves femmes n'y regardaient pas de sauter du bord sur la plage, l'eau venant jusqu'à la poitrine, pour porter à terre les paniers de poissons qu'elles venaient de capturer en mer. Aussi c'étaient de maîtresses femmes, ignorant tout des mignardises auxquelles sont sujettes leurs sœurs des villes; elles ne souffraient nullement des longues absences lorsque le mari ou le fiancé étaient partis dans le lointain Nord, à la pêche à la morue; leurs sens étaient apaisés par le rude travail et la nuit, nul rêve malsain ne troublait leur sommeil.

LE « GARNAALKRUIER ».

Une des particularités de la contrée était également la pêche à la crevette qui se pratiquait surtout en été sur la plage, lorsque l'absence de vent empêchait l'exode des bateaux. Cette pêche s'opère à mer basse, lorsque l'onde s'est retirée loin de la côte, dévoilant des trésors insoupçonnés : écailles bombées, ovales ou lancéolées, scintillant au soleil des feux de leurs nacres multicolores; varechs mordorés, visqueux, gélatineux, aux rameaux épais, lourds de soude et d'iode; amas noirâtres de tourbe, conservant dans leurs masses spongieuses les calories dont profiteront pendant les longs mois d'hiver, les habitants de nos dunes. A perte de vue s'étend la grève

en un tapis d'or et d'aigue-marine, sable blond parsemé de flaques d'eau azurées, s'évaporant en légère buée, réverbérant ciel et soleil en un mirage irisé, d'émeraude et d'opale.

Un bruissement sourd, continu, énervant fait vibrer l'atmosphère, ensemble confus de mille bruits de la nature en gestation.

Dans ce paysage mystique et émouvant, où toutes choses apparaissent surnaturelles, au loin se dessine une silhouette extraordinaire, agrandie jusqu'à l'avant-plan par des reflets sinueux, s'entrecroisant dans le sable humide de la plage.

Est-ce le Christ portant sa croix?

Non, à vrai dire, c'est le pêcheur boutant (1) et ce qu'on pouvait supposer être la croix, n'est que l'armature en T à laquelle se fixe son filet triangulaire.

A petits pas, marchant dans l'eau jusqu'au dessus de la ceinture, il pousse inlassablement sa croix devant lui, la traverse à plat sur le sol, la poche du filet, récoltant avec les précieuses crevettes, les reliques de nos côtes. Combien de ces débris, rejetés avec dédain, constituent de précieux souvenirs des ces indomptables Morins, vivant au temps jadis dans les marécages de la côte et dont les villages ensevelis sous les ondes, nous adressent de temps à autre, ces messages de l'époque ancestrale.

(1) Du vieux verbe français « bouter » pousser.

Des fois le sol s'enfonce, l'eau monte jusqu'à la poitrine, voire jusqu'aux épaules, pour ne pas disparaître sous eau le pêcheur saute à chaque ondulation de la lame. Encore ne faut-il pas qu'un steamer passant insouciant à l'horizon, envoie sur la côte quelque lame de foud traîtresse, renversant l'audacieux pêcheur. Son ultime ressource consiste alors à abandonner à la hâte la hotte qu'il porte au dos pour recueillir le produit de sa pêche et à regagner à la nage, la côte hospitalière.

NOS CAVALIERS-PECHEURS

Des fois, sur la grande et large plage d'Oostduinkerke ou de Coxyde, là où les brise-lames n'ont pas encore coupé la belle nappe de sable blond, se présente le « garnaal-kruier » à cheval.

Celui-ci ne se doute nullement de l'effet décoratif que produit son équipement en ces larges espaces, d'air et d'eau.

Il est de fait qu'il a grande allure. Sa gaule de chalut en arrêt, il fait l'effet d'un centaure des temps mythologiques prêt à pourfendre de sa lance quelque dragon imaginaire. Ajoutez à cela les effets de lumière sur cet ensemble ruisselant d'eau et vous aurez les motifs pour lesquels le « haleur » est si artistique. Je dis « haleur » parce que, contrairement au pêcheur boutant, il traîne son filet dans l'eau. Son appareil de pêche est tout ce qui a de plus rudimen-

taire : une gaule, aux extrémités de laquelle s'attache la remorque, porte en son milieu une traverse perpendiculaire, qu'un cordage relie également à la selle.

Un des côtés de l'ouverture du filet est fixé à la gaule, la ralinque de l'autre côté passant par l'extrémité de la traverse.

Le pêcheur engage son cheval jusqu'au poitrail dans la mer, remorquant l'attirail de pêche; au bon moment, il serre la drisse de la traverse; celle-ci, appuyant sur la gaule, la pousse bien à plat sur le sol, ouvrant en même temps la gueule du chalut. La pêche terminée, le cordage de la traverse est lâché; celle-ci tombe, fermant le filet, qui vient flotter à la surface de l'eau.

Des fois, à dix en ligne, nos pêcheurs, drapés dans leurs cirés, coiffés du suroit, conduisent de main ferme leur monture à travers les flots dans un éclaboussement merveilleux d'écume, passant, suivant le jeu des ombres, du rose tendre au bleu pâle; le tout enveloppé d'une fine pluie d'embruns que le soleil teinte de multiples arcs-en-ciel; symphonie inimaginable de couleurs tendres et douces, s'harmonisant parfaitement avec l'allure imposante de nos cavaliers-pêcheurs.

LA CHAUMINE DE CHAREL LOWIE

La chaumine avait été construite au moyen de « moffels » — pierres

prélevées sur les ruines ancestrales du « Maartenoom »; son toit de chaume résistait parfaitement aux plus grands vents et abritait tout à la fois, gens et bêtes, car l'étable, tout en communiquant avec l'extérieur, avait également une porte à jour donnant sur la grande pièce, qui servait de cuisine et de chambre à coucher aux maîtres du logis.

Le lit était enfermé dans une armoire, dont on fermait la porte pendant le jour; dans la grande cheminée brûlait le feu de tourbe, au-dessus duquel pendait à la crémaillère, la grande marmite où mijotait lentement le hochepot flamand, dont la cuisson était surveillée par l'ancêtre, la vieille mère de Charel Lowie Crop. Elle ne quittait plus lâtre, rivée à son siège par l'âge et les infirmités. Sa fille Zénobie et les deux filles, Marie et Siska, avaient, comme beaucoup de femmes de la Flandre Maritime, le vrai type espagnol. Une chevelure opulente, d'un noir de jais et la figure brunie par l'existence au grand air, contribuaient pour beaucoup à donner cette impression, dont l'origine pouvait fort bien être attribuée à une ascendance remontant à l'époque des Gueux de mer, alors que les troupes espagnoles occupaient la côte.

Femmes fortes et énergiques, les deux filles à seize et dix-sept ans étaient déjà pleinement formées; elles s'occupaient de l'entretien des bêtes et des travaux des champs dans les moments de répit que leur laissaient leurs multiples oc-

cupations. L'entretien du logis était de peu d'importance, le sol étant de terre battue, on le balayait de temps à autre pour renouveler le sable blanc qu'on y avait lancé.

Evidemment, il n'y avait place ici pour la moindre intellectualité, ces gens trimant dur toute la journée, il ne pouvait leur venir à l'idée de perdre leur temps en lecture, à leur avis, parfaitement inutiles.

Lorsque la nuit était venue, les deux jeunes filles grimpaient sur l'échelle qui donnait accès à une soupenle, dans le grenier et il ne leur fallait pas longtemps pour s'anéantir dans un sommeil réparateur, car dès la pointe du jour il fallait être debout.

La femme aidait la grand'mère à prendre place dans l'armoire et elle s'allongeait à côté d'elle.

Au retour de mer du patron et du fils, la grand'mère était reléguée dans un coin de la cuisine, et le jeune garçon se créait une couchette dans l'étable.

La famille Crop coulait ainsi des jours sans histoire, relativement heureuse, parce que dotée d'un certain fatalisme philosophique. Le travail et la sobriété étaient choses sacrées; ils ne pouvaient se figurer que des gens vivaient à ne rien faire, passant leur vie dans le plaisir et l'oisiveté. Des fois, pendant la saison d'été, il leur arrivait de rencontrer sur la plage et dans les dunes, de belles dames et de beaux messieurs, vivant uniquement dans le luxe et qui s'étonnaient de ces mœurs simples et spartiates. Ces

exemples n'avaient nulle influence sur la mentalité des aborigènes, au contraire, ils estimaient le contact avec ces gens néfaste et pernicieux et ne les fréquentaient qu'à leur corps défendant.

Leur grande satisfaction était, le dimanche venu, de mettre leurs beaux effets et d'assister à la grand'messe; après celle-ci les hommes entraient au *Vuurschipje* (le bateau-phare), seul cabaret de l'endroit et y buvaient quelques chopines de bière ou la goutte de genièvre, tout en jouant au jeu de boules ou au « toptafel », sorte de toupie ferrée qu'il fallait faire tourner sur une table et qui renversait dans sa course folle les petites quilles. Le soir venu, Pier De Lange, qui avait navigué au long cours à bord des grands voiliers et y avait appris à jouer de l'accordéon, apportait son instrument et régalaient son auditoire des plus beaux airs de son répertoire. — L'existence était simple et forte au pays du « Hoogen Blekker ».

**OU LE LECTEUR REFAIT
CONNAISSANCE
AVEC LE « CHAREL LOWIE »
ET AVEC LE
« HOLLANDAIS FANTOME ».**

A bord du « Charel Lowie » la vie suivait son cours normal; la pêche était terminée et, en ses flancs rebondis, s'entassait une importante cargaison de barils de belle morue blanche, qui ferait certainement sur le marché le prix

fort, juste récompense d'un labeur acharné.

Une jolie brise s'était levée et depuis deux jours, toutes voiles dehors, la chaloupe fillait grand'large et bon train vers son port d'attache; tout annonçait donc un prompt retour. Les hommes regaillardis par un bon repos, prenaient gaiement tour à tour le quart, sifflotant quelque vieil air du patelin, jouant des farces au jeune mousse. Dans cette quasi inactivité succédant à une période de travail intensif, les souvenirs de femmes restées au logis se précisaient, excitant les rudes mâles, faisant paraître bien long et énervant ce retour au pays.

Au cours du troisième jour, alors qu'on était arrivé sur la partie Sud-Ouest du « Doggerbank », là où les fonds sont pierreux et que la mer brise au moindre souffle, une saute de vent se produisit obligeant la chaloupe à louvoyer pour continuer sa route. Le vent forçant insensiblement et la mer devenant creuse, les voiles de cape furent hissées; le « Charel-Lowie » se faisait bien petit, il sentait l'approche du danger. A l'horizon, un ciel blafard, sinistre, voilait petit à petit la lumière du jour et les sifflements lugubres du vent dans les cordages présageaient l'approche de la bourrasque, fantasque, terrible. De gros rouleaux se formaient au sommet des vagues déversant leurs crêtes blanches dans le creux des lames, accourant inlassablement du fond infini des immenses horizons.

A grands coups de bélier, l'océan en furie assaille la pauvre coque la faisant frémir jusqu'en ses membrures; le « Charel-Lowie » se comporte heureusement bien, plongeant sa proue au travers de la mer, labourant de son avant massif les flots déchainés, rejetant de chaque bord des paquets de mer et d'écume neigeuse, crachant, éternuant l'eau par ses écubiers.

L'équipage au grand complet venait de prendre le dernier ris de la grand'voile et de rentrer le tapcul. La manœuvre n'avait pas été sans danger, de gros paquets de mer déferlant sur le pont: chaque homme avait dû s'attacher à un filin pour ne pas être emporté par dessus bord.

Il ne s'agissait plus en ce moment de louvoyer, mais uniquement de tenir la cape, de présenter toujours l'étrave à la mer brisante et de ne surtout pas tomber en travers de la lame. Toutes les écoutes étaient et devaient rester hermétiquement closes si l'on voulait empêcher l'eau d'envahir l'intérieur de la chaloupe. Cette lutte angoissante, exténuante dura toute l'après-midi, maintenant que le soir tombait la tempête semblait être arrivée à son paroxysme et rien n'indiquait qu'elle fut prête à finir. Dans cette nuit noire, l'impression était lugubre et il fallait vraiment le moral, calme et sûr, l'entraînement journalier aux mille dangers de la mer de nos morutiers, pour résister à cette ambiance démoralisante.

Tout à coup, un coup de vent

irrésistible déchire la grand'voile, dont les lambeaux se mettent à claquer au vent; le bateau n'obéit plus que difficilement à son gouvernail. Pour comble de malheur, un énorme paquet de mer s'abat en travers de l'avant, défonce une écouteille et emporte par dessus bord le malheureux Lambersy. On n'entendit pas même un cri, tellement ce fut rapide; il fut emporté tel un fétu de paille; dans l'obscurité pleine d'embuches et cette mer démontée, il ne fallut pas songer à lui porter secours. Dans le poste en bas, Lambersy avait prétendu quelques heures auparavant, avoir vu passer le « Vliegende Hollander », « Le Hollandais tantôme ».

Les autres hommes d'équipage, atterés par cette confiance, avaient immédiatement essayé de le faire taire car vous n'ignorez pas que rien n'est plus dangereux que d'évoquer ce signe de malheur, qui ne se montre qu'en cas de catastrophe imminente. Mais le pauvre simplet devait certainement avoir perdu l'esprit car, malgré l'intervention de ses camarades, il affirmait avoir vu passer, filant à toute vitesse devant le vent, frôlant l'étrave du Charel-Lowie, le spectre hideux, épouvantable, du grand voilier fantasmagorique. Son équipage de squelettes dansait une valse macabre, rythmée par le cliquetis des os, alors que d'autres l'avaient fixé de leurs yeux absents, phosphorescents.

Lambersy n'avait pas attendu longtemps pour payer sa dette à la fatalité; ses compagnons mar-

motèrent une courte prière pour l'âme de cette première victime, l'offrant en holocauste pour apaiser la colère du « Hollandais fantôme ». Cette dernière prière n'était franchement pas inutile, car le sort de l'équipage du « Charel-Lowie » devenait de moment en moment plus critique.

Le bateau n'étant plus que partiellement à la cape, les coups de mer déferlaient sur le pont par le travers de l'avant, emplissant un peu plus la cale à chaque lame. Crop, le patron, aidé par Dis Zwarte, avait bien essayé de recouvrir l'écouteille défoncée mais cette réparation de fortune avait été balayée immédiatement. A coups de hâche on défonça le bastingage pour permettre l'écoulement rapide des eaux. Il s'agissait de tenir encore une couple d'heures, que la tempête s'apaisât et tous seraient sauvés. Entretemps, le patron réunissait tout son monde à l'arrière et là, en présence de l'imminence du danger, leur fit jurer à tous de faire à pieds nus le pèlerinage à la petite chapelle de Breedene pour remercier la Sainte Vierge si elle les tirait de ce mauvais pas.

Deux hommes aux pompes essayèrent d'enlever l'eau de la cale, mais la situation était intenable, quoique attachées au grand mât, ils risquaient à tout instant d'être emportés par dessus bord.

Depuis deux heures que le « Charel-Lowie » luttait ainsi contre sa lente agonie, sa situation n'avait fait qu'empirer. Alourdie par l'eau qui entraînait dans ses cales, la cha-

loupe ne parvenait plus à lever la tête à la lame, de sorte qu'à certains moments, l'avant était entièrement sous eau et ne se relevait que pour embarquer une nouvelle lame. Les hommes, maintenant tous sur le pont et solidement attachés, commençaient à désespérer de la situation, car le bateau avait de ces soubresauts, de ces mouvements singuliers qu'ont tous les navires trop chargés et sur le point de couler. Pour parer à toutes éventualités, l'embarcation de sauvetage fut glissée par dessus bord et un homme fut chargé de la maintenir à distance pour empêcher les chocs dangereux contre la carène; en toute hâte quelque provisions y furent placées et tour à tour chacun prit place dans ce frêle esquif; le patron, le cœur gros, quitta le bord le dernier et il n'eut que le temps de couper la remorque, une dernière et plus forte lame venait d'entraîner le « Charel-Lowie » dans l'abîme.

A cinq, dans un léger canot, ils allaient affronter leur dernière chance de salut.

LE

RETOUR DES « ISLANDAIS ».

Le pays du « Hoogen Blekker » est dans la joie, il fête ses enfants revenus sains et saufs de la grande campagne morutière, faite en Islande à bord des goëlettes françaises. Tous les ans les rudes gars parlaient de tous les villages échelonnés dans les grandes dunes, de Nieuport à La Panne, pour s'enrô-

ler à bord des morutiers français. Était-ce par précaution que le chiffre des enrôlés était limité; toujours est-il qu'ils ne pouvaient s'embarquer qu'à quatre Belges par équipage d'une vingtaine de pêcheurs français. L'engagement prenait cours vers la mi-mars pour se terminer fin septembre.

Le salaire, sur lequel une avance consentie avant le départ, était calculé au prorata des prises et pouvait rapporter de 900 à 1000 fr. à la fin de la campagne, quand la pêche avait été fructueuse; somme fabuleuse pour l'époque et pour la contrée.

Comme il convient en pareilles circonstances, le retour des compatriotes était fêté par force ripailles et beuveries, où l'alcool jouait malheureusement un grand rôle. Quand le gousset était bien garni, les « Islandais » se montraient volontiers grands seigneurs et, étant presque tous célibataires, régalaient de bon cœur leurs frères restés au patelin. Les rudes compagnons s'en donnaient à cœur joie et, au cours de leurs ribouldingues, prenaient une solide compensation pour les dangers passés et leurs six mois de continence.

Malheureusement le retour n'était pas toujours si joyeux, car il arriva plus d'une fois que des bâtiments ayant péri corps et bien, nombre des nôtres manquèrent à l'appel.

C'étaient alors des jours de deuil, tout le village pleurant ses enfants sacrifiés à l'éternelle enjôleuse, la Mer maudite. Hommes, femmes,

enfants, à la messe dite pour les « Islandais », priaient avec ferveur pour la mémoire d'êtres chers, partis plein de vigueur, dont les cadavres, rigides et froids, flottaient maintenant au gré des ondes, n'ayant pour tout sépulcre, qu'un linceul d'algues mouvantes.

Lorsque les Nieuportois qui, outre leur pêche d'été, pratiquaient encore une campagne d'hiver au Doggerbank, rentraient de la grande pêche, il arrivait que la mer basse les obligeait à jeter l'ancre à l'entrée du port. Il était de mode alors que les épouses et fiancées des pêcheurs vinsent danser une farandole autour du musoir de l'estacade, chantant des chansons de circonstance, accompagnées de gestes rabelaisiens.

**

En ce moment, la fête battait son plein au « Vuurschipje »; pour la circonstance, la salle du café avait été transformée en salle de danse et Lange Pier, engagé spécialement, faisait tourner éperdument les jeunes couples au son de son accordéon. Les Islandais avaient le geste large et les gouttes succédaient aux gouttes.

Marie et Siska, les deux filles du patron Crop, n'avaient pu résister au désir d'assister à la fête quoique depuis quelque temps une sérieuse inquiétude régnait au sujet du sort du « Charel Lowie ». Normalement il aurait déjà dû être rentré à Nieuport et les autres morutiers, qui l'avaient croisé sur les champs de pêche, de même que

les renseignements donnés par le matelot du garde-pêche, qui avait été à son bord, laissaient supposer qu'à ce moment il avait fait bonne pêche et qu'il ne s'attarderait plus longtemps à prendre le chemin du retour.

C'était donc un peu à contre-cœur que les deux sœurs avaient cédé aux sollicitations de deux jeunes Islandais, les invitant à les accompagner au bal.

Les couples tournaient, évoluaient dans cet espace restreint, empli d'une atmosphère d'alcool et de tabac; la sueur dégoulinait des visages tannés par le grand air, les gars excités par le contact des femmes devenaient exubérants. Déjà une petite bagarre s'était produite entre deux jeunes gaillards et il avait fallu l'intervention des anciens pour calmer ces ardeurs guerrières.

Précisément à ce moment, une voisine des Crop vint prévenir Marie et Siska que leur mère leur demandait immédiatement de rentrer. — S'étant excusées auprès de leurs cavaliers, elles prirent vaguement inquiètes, le chemin du retour.

Une terrible nouvelle les attendait; dans la chaumine se trouvait encore le messager de malheur, un pêcheur Nieuportois qui venait de rentrer le jour même de mer.

Etant en pêche sur le Doggerbank, sa chaloupe avait rencontré, flottant la quille en l'air l'embarcation du « Charel-Lowie » et comme ils avaient essuyé eux-mêmes

le même jour, une terrible tempête cette trouvaille en mer impliquait irrémédiablement la perte totale du « Charel-Lowie ». Il eut soin cependant de ne pas laisser voir son impression pessimiste aux femmes éplorées, au contraire, il fit reluire à leurs yeux un dernier espoir, celui que les naufragés auraient pu être recueillis à bord d'un autre navire et seraient peut-être en ce moment en route pour un port étranger. Les quatre femmes, pleurant silencieusement, écoutaient la triste nouvelle ; elles sentaient bien que l'opinion du pêcheur n'était pas du tout celle qu'il essayait de leur faire partager.

ATTENTE ANXIEUSE.

Il est compréhensible qu'après cette nouvelle fort alarmante, l'attente devait paraître terriblement longue et angoissante aux habitantes de la chaumière des Crop.

Pourtant il fallait vivre et comme elles savaient qu'en cas de sinistre, elles ne devaient compter que sur elles-mêmes, le travail recommença plus ardu que jamais, les « gespleten stuurman er matrozen » reprenant la mer en lieu et place des disparus. Pas de fausse sentimentalité ni de grands gestes, seule une tristesse profonde et silencieuse régnait dans la chaumine.

C'est alors qu'elles songèrent, dans leur grande tristesse morale, à faire un pèlerinage à la petite chapelle de St. Idesbalde, qui se dresse au milieu des grandes du-

nes et dont la légende, telle qu'elle est racontée par les aborigènes, veut que certain soir des pêcheurs rentrant de mer par une profonde obscurité, virent une lumière les accompagner pendant une partie de la route, puis s'arrêter brusquement. Voulant avoir la clef du mystère, ils plantèrent un bâton à l'endroit où la lumière avait disparu et, étant revenus le lendemain, ils fouillèrent le sol à l'endroit marqué par eux la veille. Ils y découvrirent un sacophage contenant des restes qui, paraît-il, furent identifiés pour ceux du grand Saint et furent même, malgré l'opposition des indigènes, transportés à Bruges.

Une chapelle, érigée à cet endroit des Dunes, devint un grand centre de pèlerinage, aussi est-ce en priant avec ferveur et déroulant force chapelets que les femmes s'y rendirent, pieds nus, le long du sentier sablonneux serpentant entre les « schorres » et « slykes ».

Elles revinrent plus apaisées après cet acte de contrition ; quoique tout espoir fut pour ainsi dire perdu, elles s'étaient soulagées le cœur en confiant leurs misères à celui qui, dans leur croyance, ferait certes agir les forces occultes en faveur des pauvres naufragés.

LA GRANDE NOUVELLE.

Quinze jours après ces événements, cinq pauvres hères s'acheminaient le long de la route menant de la frontière française au

pays du « Hoogen Blekker ». Ils marchaient silencieusement, paraissant fatigués par un long trajet; de temps à autre, ils s'arrêtaient pour contempler ces lieux bien connus, qu'ils n'avaient plus jamais espérés revoir.

Comme le soir tombait, ils arrivèrent à la chaumine des Crop et hésitèrent un instant, avant de pousser la porte, donnant accès à l'intérieur. Ce fut le plus jeune qui, tout à coup, ne pouvant résister à l'impulsion, ouvrit la porte. Un grand cri s'éleva de l'intérieur et bientôt il fut dans les bras de sa mère, c'était le fils Harry qui annonçait le retour des naufragés. Inutile de décrire la joie qui s'empara des assistants.

Alors commença le récit des tragiques événements qui venaient de se dérouler et lorsqu'on arriva à celui de la mort du pauvre Lambersy, tous les assistants s'agenouillèrent et récitèrent ensemble la prière des morts pour le repos

de l'âme du malheureux morutier. La fin de l'histoire fut qu'au moment où tout espoir semblait perdu, et que l'embarcation, à moitié remplie d'eau, était sur le point de sombrer, les naufragés avaient remarqué au loin un voilier qui croisait la route. Attachant un lambeau de toile à un des avirons, ils firent des signes désespérés et ceux-ci, heureusement furent aperçus à temps. C'était un morutier français qui revenant d'Islande, ralliait Dunkerque, son port d'attache. Des vents contraires retardèrent considérablement leur arrivée dans ce dernier port, ce qui explique le retard de leur retour au paterlin.

Ce joyeux évènement fut un prétexte inespéré pour permettre aux « Islandais » de fêter longuement et chaleureusement leurs frères malchanceux, échappés d'une façon quasi miraculeuse à la mort lente et cruelle réservée en cas de naufrage aux pauvres morutiers.

